

Aux profondeurs de la surface

Laurence Anyways — Canada (Québec) / France 2012, 159 minutes

Pierre-Alexandre Fradet

Number 279, July–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2012). Review of [Aux profondeurs de la surface / *Laurence Anyways* — Canada (Québec) / France 2012, 159 minutes]. *Séquences*, (279), 48–48.

Laurence Anyways

Aux profondeurs de la surface

Parmi la pléiade de critiques qui ont pris pour objet le dernier opus de Xavier Dolan, certains n'ont pas été tendres, c'est le moins qu'on puisse dire. À les en croire, il s'agirait d'une œuvre «trop ambitieuse», d'une «fresque interminable», si ce n'est d'un film décousu qui pêche par la récupération de mécanismes connus. Défions pourtant les qu'en-dira-t-on et recentrons-nous sur l'impression qui émane de l'œuvre : il faut admettre qu'elle est trop soignée pour être décriée, trop frétilante pour être assommante, bref, qu'elle est réussie et non pas flapie.

Pierre-Alexandre Fradet

Plus personne ne l'ignore, au Québec comme en France : *Laurence Anyways* trace le portrait d'un travesti. D'un travesti montréalais mais à l'accent français, incarné par Melvil Poupaud. Ce professeur de littérature est lassé de vivre dans un corps d'homme. Du jour au lendemain, presque sans avertir, il vit et affiche sa féminité. Il n'en faut pas plus pour que son entourage s'indigne et que Laurence doive quitter son emploi. L'histoire se déroule dans les années 90, mais elle pourrait tout aussi bien avoir lieu aujourd'hui, à une époque où le changement de sexe — au contraire d'autres pratiques marginales — suscite encore le rire. Le film lutte contre l'ostracisme, il veut réhabiliter la marge : ici, rien de révolutionnaire, mais une intention ferme et un scénario nécessaire. Dont le plus bel atout consiste sans doute dans l'étude de la reconstruction identitaire d'un couple. Portée par le jeu magistral de Suzanne Clément dans le rôle de Fred, cette étude révèle que s'il y a une pensée politique chez Xavier Dolan, elle apparaît par la bande, secondairement par rapport aux histoires d'amour.



La reconstruction identitaire d'un couple

Que disent maintenant les images ? Elles subjuguent l'œil grâce à une direction artistique brillante et à des cadrages équilibrés, habilement centrés sur les sujets. On n'a aucune peine à croire que Dolan ait effectué de longues recherches pour concevoir les costumes. Travail de moine, s'il en est, peut-être même d'ermite, puisque le cinéaste a monté son film en solitaire. Quant au volet musical, il transforme ce qui aurait pu ressembler à des scènes courantes en des moments impétueux. On entend Beethoven, Fever Ray, Jean Leloup, Moderat, Visage, Depeche Mode et bien d'autres. L'ambiance de *Laurence Anyways* n'est pas sans rappeler le vidéoclip et certaines séquences de C.R.A.Z.Y.

En ce début de XXI^e siècle, plusieurs le remarquent, l'identité se forge souvent moins d'un point de vue familial que d'un point de vue amical, moins d'un point de vue national que d'un point de vue urbain, voire par référence à un quartier. L'œuvre de Xavier Dolan semble incarner ce tournant. Dans *J'ai tué ma mère*, le cinéaste prenait ses distances vis-à-vis de sa mère tout en se réconciliant avec elle. Dans *Les Amours imaginaires*, tout respirait le Mile-End : les tenues vestimentaires, les mœurs, la musique. Si les concepts d'amitié et de cité demeurent importants dans *Laurence Anyways*, la mode y devient une véritable courroie discursive. Œuvre très *fashion* et qui attire les *fashionistas*, le film joue des tendances pour orchestrer son propos.

Délibéré, réfléchi, ce privilège accordé à la mode permet à Dolan de répondre à ses détracteurs. Oui, sa réalisation n'est pas dénuée d'affectation, le personnage de Laurence flirte quelquefois avec l'in vraisemblance et certains dialogues sont précipités (comme différentes scènes de prises de bec). Mais *Laurence Anyways* fait bon usage de ces éléments. Ou plutôt, dans l'œuvre de Dolan, ces singularités ne sont pas des inepties : elles témoignent de la volonté du cinéaste de travailler à partir de la surface pour captiver le regard et échafauder un discours. Discours sur le paraître du travesti et le regard amusé qu'on porte sur lui, la forme et le fond du film, l'enveloppe vestimentaire et les réflexions qu'elle suscite, venant faire corps ici.

Dolan ne prétend pas réinventer la roue. Pour lui, l'essentiel du cinéma a été développé depuis les années 30. C'est pourquoi le cinéaste a l'intention de bien raconter une histoire, tout simplement, mais avec tous les détours que cela implique. À perdre de vue cet objectif et à saturer de commentaires théoriques *Laurence Anyways*, on en vient à oublier l'impression stupéfiante que suscite ce film lorsqu'on le regarde en amateur, presque superficiellement. L'essentiel se trouve alors négligé, car c'est de la surface qu'émerge toute la profondeur de l'œuvre de Dolan, qui se rive au niveau des apparences pour aller au-delà. Cessons de voir trop loin, restons-en à la devanture : peut-être saisissons-nous que la surface est déjà profonde, chez Dolan comme ailleurs.

■ Canada [Québec] / France 2012 — **Durée** : 159 minutes — **Réal.** : Xavier Dolan — **Scén.** : Xavier Dolan — **Images** : Yves Bélanger — **Mont.** : Xavier Dolan — **Mus.** : Noia — **Son** : François Grenon, Sylvain Brassard, Olivier Goinard — **Dir. art.** : Xavier Dolan — **Cost.** : Xavier Dolan, François Barbeau — **Int.** : Melvil Poupaud (Laurence Atia), Suzanne Clément (Fred Belair), Nathalie Baye (Julienne Atia), Monia Chokri (Stéphanie Belair), Susie Almgren (la journaliste), Yves Jacques (Michel Lafortune), Sophie Faucher (Andrée Belair), Magalie Lépine-Blondeau (Charlotte) — **Prod.** : Lyse Lafontaine — **Dist.** : Alliance.